

NoirPunk

Jardin

Des gouttes de rosée se mêlaient à la rouille de la chaîne. Comme d'habitude, le cadenas était emberlificoté dans les planches vermoulues. Myriam prit garde à ne pas se planter d'écharde dans le doigt en le dégagant pour enfoncer sa clef, détacha quelques écailles de peinture, puis poussa le portail pour entrer dans le jardin.

Il y eut un raclement satisfaisant, lorsque les graviers roulèrent sous le battant. Au quart de la rotation, il fallut donner un coup d'épaule pour passer un obstacle invisible – était-ce une anomalie du mécanisme ou une aspérité dans le sol ? Elle ne l'avait jamais su. Quelques froissements de feuilles humides firent monter à ses narines une bouffée de fragrances automnales. Sous ses pieds, le sol tapissé de jaune et de rouge était mou et suintant. Quelques gouttes pénétrèrent par les côtés de ses semelles. Il y avait trop de feuillage, il fallait qu'elle y remédie.

Même si Myriam avait toujours appelé ce lieu « le jardin », ce n'en était pas un à proprement parler. C'était un espace partagé avec une douzaine de boxes de parking. Au centre, une dalle percée de trous d'évacuations permettait de laver son véhicule, pour peu qu'on ne craigne pas d'utiliser le tuyau d'arrosage constellé de fuites qui gisait au sol, presque invisible, entre gravillons et herbes folles. Elle s'était déjà rendue en ce lieu des dizaines et des dizaines de fois, mais jamais elle n'avait croisé un autre des co-proprétaires.

En se dirigeant vers l'extrémité à droite de l'entrée, elle passa devant un bac à sable tout aussi abandonné que le reste. Le haut d'un camion de pompiers émergeait de la petite arène, sans doute oublié là par quelque enfant, des années auparavant. Le minuscule châssis de métal usé laissait encore entrevoir des taches de peinture rouge. Mais pas encore assez, se dit Myriam.

Plus loin, un grillage à moitié affaissé sous le poids d'un buisson de ronces marquait la fin du jardin. De l'autre côté, après un rideau de saules, il y avait le verger : pommiers et poiriers dont les fruits lourds semblaient tout aussi abandonnés que le reste. Et entre chaque arbre, subtile incongruité dans ce tableau pittoresque, il y avait les statues. Des répliques de l'Apollon du Belvédère, des Marie, paumes d'un blanc laiteux ouvertes en signe d'accueil, des Jizô souriants blottis les uns contre les autres, des créatures ailées et difformes, tout droit sorties d'un cauchemar de Jérôme Bosch, une collection hétéroclite qui indiquait que le verger appartenait probablement à un sculpteur, ou à un original.

Avec précautions, Myriam écarta un buis épineux pour s'approcher de la clôture et plissa les yeux : une des statues manquait à l'appel, une réplique du Cupidon de Falconet, les ailes parsemées de mousse, doigt posé sur ses lèvres pour adjurer l'observateur de faire silence, pour l'inviter à écouter le bruit du vent dans les branchages et les faibles pépiements des moineaux.

Elle revint vers les boxes et frissonna quand une légère brise se leva. Trois emplacements étaient ouverts depuis toujours. Dans l'un, un vélo sans roues achevait de rouiller contre une paroi. Les autres étaient verrouillés à l'aide de cadenas. Elle possédait une des clefs, elle la saisit entre son pouce et son index tout en sachant qu'elle ne l'utiliserait pas.

Une légère vibration dans sa nuque indiqua alors qu'on cherchait à la contacter. Elle fronça les sourcils.

Quemener. Le nom lui parlait. Elle avait travaillé pour lui, cinq ou six ans auparavant. Un grand brun, précocement chauve et franchement désagréable. Cadre supérieur chez Europol. Elle avait été consultante sur une enquête concernant un algorithme financier, même si sa spécialité, déjà alors, était plutôt le *machine learning*. Sur le coup, il avait été correct pour lui régler tous ses frais, mais quand elle avait repris contact pour lui présenter ses ultimes conclusions et lui parler de ses travaux sur l'éthique des logiciels qui pourraient l'aider dans ses investigations, il l'avait remerciée, avait omis de signer sa fiche de rémunération, et bloqué toutes les communications. Elle n'avait pas vraiment

envie de renouer contact avec lui, mais comme elle n'avait pas d'autre contrat en cours, elle n'allait pas cracher sur un potentiel client chez les officiels.

« Je vous rappelle dans quelques minutes », envoya-t-elle.

« Pas le temps, j'entre en réunion. Ce soir, vingt heures. Je vous copie-colle un lien. »

Pourquoi ce connard l'appelait s'il n'avait pas le temps de lui parler ? Elle lui adressa un pouce levé pour la forme, tout en l'insultant copieusement dans son esprit. Au moins, cet incident l'avait ramenée à la réalité. Il était presque midi et elle avait d'autres obligations. Elle était restée un peu trop longtemps dans le jardin.

Elle fouilla dans sa base de données de textures et superposa une trentaine d'entre elles pour obtenir un effet « feuille d'érable de début d'automne » convaincant. Instantanément, le jardin se para de nouvelles couleurs, moins vives mais plus réalistes. En deux coups de curseur, elle diminua l'épaisseur du tapis de feuillages humides à côté du portail. Le camion de pompiers se fit un peu moins écaillé. Elle ajouta dans le fond de l'air une vague odeur de fumée, comme si quelqu'un brûlait des branchages au loin. Enfin, le petit Cupidon retrouva sa place dans le verger. Pour faire bonne mesure, elle ajouta quelques trous d'érosion sur son bras gauche et une coulure vert-de-gris sur son front. Enfin satisfaite, elle se déconnecta.

Le protocole d'éveil ouvrit le store qui laissa entrer une lumière famélique dans son studio. Myriam se protégea les yeux. Les longues plongées la laissaient toujours avec une migraine épouvantable. Elle débrancha le câble derrière son oreille, celui-ci se rétracta pour aller se ranger sur le côté de son lit. Son t-shirt des Ramones sentait la sueur et le mauvais coton pourri. Elle le jeta dans son panier à linge sale avant de faire couler la douche, tout en se jurant comme toujours qu'elle le laverait encore une fois, puis s'en débarrasserait.

Elle opta pour un haut gris et un pantalon en lin. Les vêtements les plus neutres possibles, même si rien n'empêcherait sa mère de critiquer sa garde-robe. Sans même parler des cheveux courts. Avant de partir, elle fit un état rapide des batteries des deux éoliennes à sa fenêtre. Deux cent trente-sept wattheures pour la première, quatre-vingt-douze pour la seconde. Dire qu'on lui avait vanté la rentabilité de ces deux saloperies ! Ou alors était-ce sa connexion qui n'était pas optimisée et pompait à mort sur ses batteries ? Il faudrait qu'elle creuse cette question à son retour.

La rue était plutôt calme, pour un jeudi. Il faisait plus de trente degrés, la météo annonçait un début de canicule dès le lendemain. Quelques badauds erraient sur la chaussée, deux ou trois clochards faisaient la manche. Un groupe de lycéens d'un cours privé se dirigeait sagement vers le métro. Sans doute vivaient-ils encore dans l'illusion qu'en étudiant comme des forcenés, ils feraient partie des rares privilégiés à obtenir le saint Graal d'une vie de labeur : un contrat à temps complet. Pourquoi pas dans une multinationale ou une administration. Ils pourraient alors abandonner la banlieue, leurs copains moins chanceux, et vivre dans un de ces smart-condos qui faisaient rêver les amateurs de télé-réalité. Bande de petits cons, se dit Myriam.

Elle les ignora en entrant à leur suite dans la rame de métro. De toute façon, elle descendait deux stations plus loin. Avant de sonner chez sa mère, elle prit l'ascenseur jusqu'au dernier étage et sortit sur le toit. Des dizaines de panneaux solaires s'orientaient de manière à capter le mieux possible les rayons qui dardaient à travers les nuages, tristes tournesols argentés qui se mouvaient avec un bruit mécanique. Myriam enjamba les masses de câbles entortillés et s'approcha du panneau soixante-quatre. Le sien. L'indicateur pointait quelque part aux alentours de trois mille six cent trente.

C'était déjà ça. Elle ouvrit son application de comparatifs de prix et choisit de vendre trois kilowatts à la société RJ, pour un peu plus de quatre cents euros. Qu'importait ce qu'allait lui proposer Quemener le soir même, au moins elle avait un peu de liquide.

Elle s'approcha du panneau de sa mère et poussa un juron. Un dérivatif avait été installé sur le câble. Du travail de cochon, en plus. Comme elle n'avait pas de tournevis, elle écrasa le sucre de sa semelle, le piétina à plusieurs reprises pour le rendre inutilisable, et reconnecta le panneau solaire de sa mère à la bonne batterie.

« Ce vieux connard de Ferric a recommencé, maman, dit-elle sans même s'embarrasser d'un simple bonjour.

– Ne sois pas injurieuse, ma chérie. J'espère que tu vas bien. »

Myriam se déroba de l'embrassade maternelle.

« Il te vole de l'électricité. C'est un délit grave ! Tu pourrais le faire envoyer en taule.

– M. Ferric m'aide à faire mes courses deux fois par semaine. Parfois il m'offre même un ou deux fruits. Il mérite bien une petite compensation.

– Ce n'est pas une *petite* compensation, maman. Tu as le panneau le mieux placé de l'immeuble. Il te vole sans doute pas loin de deux mille euros tous les mois. C'est sûr qu'à ce compte, il peut t'offrir une pomme de temps en temps.

– Laisse-moi gérer mes voisins comme je l'entends, Myriam. Jusqu'à présent, je n'en ai envoyé aucun en prison. Ça ne va pas changer aujourd'hui. Tu as remis le câble ?

– J'ai rebranché le câble, soupira-t-elle.

– Bien, dans ce cas, tout est rentré dans l'ordre. Tu as faim, j'espère ? Parce que j'ai une surprise. »

Une odeur de polenta grillée flottait dans l'appartement et fit remonter de vieux souvenirs dans la mémoire de Myriam. Sa mère habitait ce minuscule deux-pièces depuis vingt ans, désormais. Après la mort de son père, elle n'avait pas pu garder le pavillon à Créteil. À ce moment, Myriam était dans sa période fantôme. Officiellement mineure, elle vivait là, mais n'y passait en réalité que quelques jours par mois pour dormir sur le canapé. Le reste du temps était partagé entre squats, musique et happenings sauvages. Mais lorsqu'elle revenait chez elle, sans un sou et l'esprit embrumé, sa mère, qui n'y connaissait rien en cuisine, préparait toujours de la polenta grillée avec un steak. Bien sûr, ça, c'était avant les restrictions sur la viande de bœuf et l'envolée des prix. Depuis, la polenta s'agrémentait seulement d'une sauce à l'exhausteur de goût « entrecôte Simmental ».

« Tu vois toujours ton médecin ? demanda sa mère qui s'activait en cuisine.

– Tous les deux mois. Même comme ça, je lui lâche l'essentiel de ma fortune.

– Tu étais censée la voir plus souvent.

– Je fais à l'économie depuis quelques années. Sur ses conseils, j'ai fait l'acquisition d'un lot sur le Verse en NFT. »

Silence. C'était la manière qu'avait sa mère pour lui faire comprendre que Myriam allait devoir développer.

« C'est comme une propriété immobilière virtuelle. Un espace qui n'appartient qu'à moi, sur lequel je construis un décor avec tous les détails possibles. C'est une forme d'art-thérapie. Ça me fait beaucoup de bien.

– Tu m'en avais parlé, effectivement. Mais c'était il y a plusieurs années, déjà. Tu as bien dû terminer ta maison là-bas depuis longtemps. »

Myriam se retint de dire qu'elle n'y bâtissait pas à proprement parler une maison, seulement un jardin issu de ses souvenirs.

« C'est très long, maman. On ne code pas uniquement le lieu, mais aussi les odeurs, les sons, la pression atmosphérique. C'est des milliers d'algorithmes à créer, qui calculent des millions et des millions de stimuli sensoriels.

– Est-ce qu'il n'existe pas des bibliothèques ouvertes dans lesquelles aller piocher des bouts de codes pour aller plus vite ?

– Le but n'est pas d'aller plus vite. Juste d'y travailler en créant soi-même le code. Ce sera terminé seulement quand je l'aurai décidé.

– J'espère que tu me feras visiter, alors.

– Ce n'est pas vraiment fait pour ça. Je pense que je dois le garder pour... »

Elle s'interrompit brusquement. Un sifflement caractéristique envahit la pièce. Myriam se leva d'un bond et passa la tête dans la cuisine. Mi-souriante, mi-coupable, sa mère tenta maladroitement de dissimuler le contenu de la poêle.

« Je ne me souvenais pas que ça faisait autant de bruit, gloussa-t-elle. Ça fait tellement longtemps que je n'en ai pas cuisiné.

– Maman, c'est un vrai steak ?

– De l'onglet, ma chérie. Je t'avais bien dit que j'avais une surprise.

– Tu es folle ou quoi ? Ce truc doit valoir deux mois de ta pension !

– Ne me crie pas dessus, Myriam. J’ai gagné un peu d’argent. Je me suis dit qu’on pouvait se faire un petit plaisir. C’est fait pour ça, l’argent. »

Des dizaines de réponses différentes vinrent à l’esprit de Myriam. L’argent, ça servait à opprimer les masses, à marquer les inégalités entre ceux qui en possédaient et ceux qui n’avaient qu’un stupide studio, une connexion et des espoirs de contrats. Ce qui était certain, c’était qu’une telle masse d’argent ne servait pas à faire en sorte qu’une mère achète un putain de steak pour faire plaisir à sa fille.

« Tu m’emmerdes, maman. Tu aurais dû garder cet argent pour le jour où tu auras un problème de santé.

– Je suis en pleine forme. Et je le serai encore plus après avoir englouti un morceau de cette merveille. De toute façon, maintenant qu’il est presque cuit, on ne va pas le revendre, eh ! »

L’odeur de viande envahit l’appartement et éveilla chez Myriam certaines papilles gustatives qu’elle croyait endormies à jamais. Mais comme elle n’allait tout de même pas donner satisfaction à sa mère, elle rejoignit la table de la salle à manger en bougonnant.

« Dis-moi, au moins, lança-t-elle, une fois assise. Tu as dû assassiner quelqu’un de haut placé pour gagner autant de blé ?

– J’ai investi, figure-toi. » Et elle avait bien insisté sur le mot *investi*. « Sur les conseils de M. Ferric, j’ai pris quelques unités de NFcoin il y a quelques mois. »

Alors ça, c’était le summum. Sa mère qui investissait dans des cryptomonnaies.

« Sérieux, maman ! C’est des trucs d’anarchistes libertariens !

– Eh bien, les anarchistes libertariens nous ont payé un steak, aujourd’hui, dit-elle en posant une viande délicieusement saisie devant Myriam. Je ne t’oblige pas à faire une prière pour les remercier, figure-toi. Tu peux te contenter de manger, et de continuer à les mépriser en bloc, si tu le souhaites. Mais par pitié, fais les deux en silence. »

Malgré elle, Myriam se mit à penser à son rendez-vous du soir avec Quemener. Quelques années auparavant, c’était justement dans le cadre d’une enquête sur le fondateur de cette NFcoin qu’elle l’avait aidé. Bien sûr, à l’époque elle avait signé quelque chose comme dix clauses de confidentialité sur le sujet. Même ce jour-là, elle ne pouvait pas parler à sa mère du danger intrinsèque de ces fichues cryptomonnaies, surtout celle-ci.

CANT

par Iuvan

The thing itself and not the myth

Adrienne Rich

∞

◦

MAYA SMALLBODY

◦

∞

1

Heike Buchbinder est arrivée au kkaayeh en automne. L'automne a toujours été ma saison préférée. L'angle du soleil cognant la roche d'en face. La brumisation constante des chiasmes de la vallée. La pression atmosphérique, encore souple, déjà limpide. Heike Buchbinder est arrivée à pied. Les braseros venaient d'être placés au centre des godiid. La lune était grosse et lourde. J'étais essoufflée, les poumons saisis du premier froid. Elle m'a saluée la première, comme si j'avais accouru du monde des esprits pour l'accueillir. Comme si je la connaissais. Elle a vécu les premières semaines dans ma goahiti pendant qu'on l'aidait à construire la sienne. Elle sentait bon et faisait des gestes précis. Sa fuba chauffait plus vite que la mienne et sa manière d'apprêter les pois et les courges était plus sophistiquée. Nous parlions longtemps le soir. Lorsqu'elle a emménagé chez elle, sa présence m'a manquée autant que ses ragoûts. Avec l'hiver, dans le roulis des vents, le plaisir intense d'être seule est revenu. C'était un hiver de viande séchée et de mauvaise récolte, mais nous avons suffisamment de conserves pour assurer la jointure. L'été m'a prise par surprise, comme la disparition de Heike Buchbinder.

2

En bas, on accuse le Cant de cryptolecte. On l'accuse d'antilangue. On accuse le kkaayeh d'antisociété. Pour la dernière part, on a sûrement raison. Si ce n'est qu'une antisociété se définit par opposition à une société donnée. Or, nous venons chacune d'une colonie différente, à laquelle nous nous opposons à notre matière unique. Pour la première part, c'est faux. Un cryptolecte est une masse de vocabulaire alternatif aggloméré^omalaxé au squelette grammatical et syntaxique d'une langue. On utilisera des mots anciens au lieu des mots actuels. Ou bien, à l'inverse, des néologismes. Aucune originalité intrinsèque dans la construction d'un cryptolecte. Aucune innovation syntaxique. Un cryptolecte basé sur le français sera ainsi dépourvu d'illatif ou d'essif. Par ailleurs, l'objectif d'un cryptolecte est d'exclure un groupe, d'échapper à la scrutation, à la compréhension. Le groupe exclu craint qu'on se moque de lui, qu'on le rapine, qu'on le cambriole. Dans le cas du jargon bancaire ou de la langue juridique, c'est vrai. Dans le cas du polari ou du bargoens, c'est faux. Nous sommes peut-être une antisociété, mais le Cant n'est pas intentionnellement cryptique. À nos yeux, le Cant est limpide. Heike Buchbinder a disparu avec sa phrase. Elle manque à la compréhension du tout.

3

La sanamwe de Heike Buchbinder était volontairement sculptée de biais. La diagonale provoque un effet de distance. Très utilisée dans les kkaayehs du nord. Une manœuvre peu connue d'ici et dont l'utilisation surprenante a déplacé le centre de gravité de l'ensemble. Ainsi, le poème de Tristane Bloch a semblé plus lourd. Jusque-là, c'était notre oiselle, notre angesse. Une partition menue, tout en fraîcheur, comme le givre d'un matin de juin. La présence penchée de la trace de Heike Buchbinder a déplacé le regard et le sens de notre Cant vers lui. Il est devenu pilier, contrefort. Il a revêtu une tout autre densité. Il est délicat de transcrire le sens du Cant – lithique – en paroles labiales – humides. D'interpréter par un assemblage signifiant et harmonieux de syntagmes ce que les labiophones considèrent comme un « champ de statues ». J'échouerais donc nécessairement à expliquer la sensation massive procurée par ce nouvel arrangement de phrases. Avec le départ de Heike Buchbinder, le bouleversement s'est inversé. Brusquement. À la manière d'une balançoire qu'on aurait maintenue plusieurs mois hissée vers l'arrière et qu'on relâcherait.

4

Un matin que Heike Buchbinder travaillait à sa sanamwe, alors que nous n'habitons plus ensemble, je suis venue la trouver avec une bouilloire remplie de camomille, amère car je l'avais laissée trop longtemps infuser. Heike a ajouté à sa tasse un des cristaux de sève de pin qu'elle avait apportés et qu'elle tenait serrés dans une pochette à sa ceinture. À cette ceinture pendaient tant d'objets hétéroclites qu'elle m'évoquait un bracelet composé d'ex-voto. Il n'avait échappé à personne que les objets changeaient de place respectivement chaque jour, mais lorsque je lui avais demandé s'il s'agissait d'un autre type de Cant, Heike s'était contentée de sourire. Ce matin-là, Pietra Balagoon peaufinait le cinquième mouvement de sa troisième phrase. Un artefact en argile dont chaque pluie tordait le sens, et Pietra Balagoon s'en accommodait en le remodelant. La troisième phrase de Pietra Balagoon consistait ainsi en un dialogue perpétuel avec les éléments. Elle travaillait avec lenteur, stoppait souvent pour s'accorder au vent. Malgré l'altitude, elle fumait une cigarette de sauge dont le parfum lointain donnait un relief grillé à la monotonie or^ofleur émanant de nos tasses. Heike sculptait avec petitesse et rphonétiquité, comme un écureuil cisaille une coque. Sa pierre se veinurait de minces tatouages en ronde-bosse. Un vocabulaire nouveau. J'étais fascinée. Après l'avoir regardée faire un moment, je me suis agenouillée devant ma propre phrase, un impromptu de basalte dans lequel je pratiquais de petites alvéoles à l'acide, avant de les combler d'une cire rosâtre, imperméable et olfactive. J'avais soigneusement choisi l'emplacement de ma sculpture en fonction de celle de Heike Buchbinder. Dorénavant, elle n'a plus de sens.

5

Contrôle sanitaire du bas. Ont tout retourné, cassé deux assiettes. En sueur sous ses plaques protectrices, une contrôleuse a dit, en labial, « tout est nickel, c'est mieux rangé que le placard de ma grand-mère survivaliste ». Comme si nous ne la comprenions pas. Des années que les gens d'en bas montent s'assurer qu'on ne baigne pas dans la fange et la détresse architecturale. Je m'étonne qu'ils s'étonnent. Doivent envoyer chaque fois des nouveaux, peur du désordre aux tripes. Comme tous les ans, Mutulu Bariou a produit notre charte d'établissement. « Pristin », a dit le directeur des opérations, un homme très jeune aux poignets fins de danseur de butoh. L'escouade est redescendue au rappel derrière la goahti de notre absente. Demain, je déplace la mienne. Demain, nous entamerons, à plusieurs, une nouvelle phrase. Une autre solution, bien entendu, serait de transplanter la sanamwe de Heike Buchbinder en vallée afin de tout rééquilibrer. Le conseil en décidera.

6

Les lignes épurées des godiid. L'odeur propre de pin, d'eucalyptus. Les courbes souples des branches de noisetier. Notre kkaayeh est scrupuleusement organisé. Vu du ciel, les rares volatiles le prennent sûrement pour une formation naturelle. Beauté des symétries, fractales, harmonie de la duplication. Nous sommes une feuille d'érable, un flocon de neige, murmuration lapidifiée. Rien n'est laissé au hasard, tout à l'automatisme. En bas, on imagine qu'il s'agit du même processus. Disons que l'automatisme est un hasard inspiré, dirigé et collectif. Ainsi, la goahti de Heike Buchbinder a été édifiée à l'antipode de la mienne, en contre-haut du ravin plongeant sur la vallée. En soulevant le pan septentrional, Heike Buchbinder pouvait admirer, non sans un certain vertige, la creusée verte d'ophiolite menant, par circonvolutions crantées, jusqu'en bas. Pourtant, vu du plateau, en raison de la brume persistante, on distingue peu de choses de la vallée. Les sept cardinaux nous guident. Il y a un déséquilibre dans le champ de sanamwes. Il y a un vide, là, au septième cardinal, à l'intérieur de moi.

7

L'idée de déplacer ma goahti me terrifie. Je l'ai plantée il y a tant d'années. C'était l'été. J'avais passé le printemps à grimper. Ma première idée était une installation panier, à flanc de côte, afin de m'offrir l'ombre, de boire à la condensation souple des basaltes. La première idée était de devenir la dahute de la colonie 27. D'être seule surtout, seule. Pesante comme le mercure, légère comme le soufre. Inflammable, passionnée d'être seule. Parler seule, ma voix simple objet musical. Perdre le sens des paroles labiales, engourdir mes doigts à l'élaboration de longues phrases lithiques. Expérimenter, par l'erreur et le fracas, les larmes et la tentation lourde de l'abandon, qui fait comme le vertige. Ce film de peur qui se froisse sur les dents, les gencives, lorsque, au bord d'une falaise, on envisage de se laisser choir, mais non, on reste. Et la vie sort innervée de l'exploration de sa fin. Et c'est ainsi, mon envie de créer plus intense après avoir considéré l'abandon, que j'ai établi un premier camp de base. Après m'être lassée du cri d'alarme des milans, j'ai escaladé le rift jusqu'au plateau. Passé plusieurs années en solitude, maigri, affûté mon style. Un jour, j'ai fait ce qu'il ne faut pas faire, ce que je m'étais juré à tout prix d'éviter. Je me suis obstinée sur une phrase lithique particulièrement complexe. J'étais exténuée, je me suis blessée avec mon burin. Alors, soudain, être seule relevait de la torture. La brume s'élevant de la vallée sentait le brûlé et l'acide. C'était le jour de l'éboulement de la colonie 27.

8

Paradoxalement, la plupart des communautés se forment autour d'une personne visant l'érémitisme. Sur le plateau, mes sanamwes recevaient de plus en plus de visites. Sculptrice démente. Poétesse désertée par les mots mouillés. Clocharde visionnaire. Survivante de l'éboulement de la colonie 27, dont on saluait le bon sens d'avoir grimpé, de s'être isolée contre toute raison. Ma folie, disait-on, divinatoire. Des tentes ont commencé à s'adjoindre à ma goahti. On croyait que la proximité d'une survivante assurait la vie sauve. J'étais piégée par mon œuvre. Seule, je ne pouvais pas déplacer le Cant. Il m'était impossible de fuir ces intrusions. Plus la probabilité d'un nouvel éboulement en vallée s'amenuisait, moins on grimpait chercher ma protection magique, jusqu'à ce qu'enfin, je sois de nouveau seule. Quelques mois plus tard, Pietra Balagoon est arrivée. Une potière en provenance de la colonie 13. Respectant mon silence, elle a passé plusieurs semaines à observer mes sanamwes. Un jour, elle s'est absentée. Elle est revenue le lendemain, chargée d'argile. Et j'ai su qu'elle n'avait pas, comme les autres auparavant, « regardé les statues », mais bien lu le Cant. J'avais découvert une nouvelle locutrice. Ou plutôt, une nouvelle locutrice m'avait trouvée.

Kawaakari

川明かり

1. « Chichi », mon père

Premier souvenir

Dans le container où mon père bricolait ses motos se trouvait un long panneau d'aggloméré sur lequel il avait l'habitude d'accrocher ses outils.

Chacun d'eux avait sa place matérialisée par un contour tracé au feutre noir indélébile, et je m'appliquais, lorsqu'il me le demandait, à les remiser selon l'ordre établi. Enfant, j'en éprouvais une espèce de fierté.

Je me souviens que j'aimais le toucher des poignées en caoutchouc des pinces, et l'odeur de graisse dont aucun nettoyage ne pouvait vraiment les débarrasser.

À chaque fois que mon père achetait un nouvel outil, il tenait à me le présenter. C'était un moment un peu solennel, et j'écoutais sans rien dire tandis que *Chichi* me vantait sa nouvelle acquisition, avant de me demander où nous allions la ranger sur le panneau.

S'en suivait alors le tracé, manière d'entériner une décision qui avait force de loi. Cette minuscule cérémonie comptait parmi les choses qui me donnaient l'impression d'appartenir, comme mon père, à une sorte de culte initiatique nimbé de mystères.

Mon père n'achetait que les meilleurs outils. Ou les volait, si nécessaire.

À l'aplomb du panneau, riveté à des tréteaux d'acier, s'étendait le plan de travail. Il embaumait le nettoyant industriel, un piquant qui n'était pas désagréable. Mon père le frottait après chaque session à l'aide d'un chiffon imbibé, jusqu'à lui

rendre cette patine d'argent terni qui était peut-être, à ses yeux, celle qu'il avait eue autrefois. Une fois par an, d'un coup de ponceuse à disque, il en effaçait les rayures et les traces d'impacts.

Mon père devait penser que tout se lisse, sauf peut-être les douleurs.

Derrière le plan de travail se dressait une étagère métallique. Des pièces détachées y prenaient la poussière dans des boîtes en plastique, avec de la visserie. Beaucoup de vis.

Chichi pouvait gratter là-dedans pendant ce qui me semblait être une éternité, comme si cette fouille obstinée allait susciter l'apparition de ce dont il avait besoin, écrou, rondelle, composants... Et c'était souvent le cas.

Dans l'espace réduit qui séparait l'établi de l'étagère se trouvait un tabouret pivotant, rapiécé au scotch gris. C'était là que mon père s'asseyait. À une longueur de bras, il y en avait un autre, plus petit, sur l'assise duquel il avait fixé un coussin à l'aide d'un pistolet à rivets. Ça, c'était mon coin.

Dans la géographie mentale de mon père, résolument étrangère aux autres, c'était à cet endroit exact que je prenais forme. Que je devenais complète. Le reste du temps, il éprouvait toutes les difficultés du monde à se coller avec mon existence. Je savais qu'il en éprouvait de la peine, et ça me rendait triste aussi. Ma mère désespérait.

Tout au fond du container, mon père rangeait ses motos inutilisées, toujours au nombre de trois, pas nécessairement les mêmes. Une seule était opérationnelle. Les autres n'avaient pas d'autre fonction que de lui faire don de leurs organes.

Mon père louait le box pour 5 000 yens par mois. C'était autant de fric qu'il ne lâchait plus au pachinko. Box n° 111. Peint au pochoir sur le panneau de la porte, en jaune vif.

Le container n'avait pas trente mètres carrés de surface. Vingt-huit, exactement, ce qui correspond au standard international. On y accédait par un escalier métallique aux marches ajourées.

Comme mon père mettait un point d'honneur à ne jamais fumer à l'intérieur, il allait se planter sur le palier, une main dans une poche. Il se retournait de temps en temps pour me faire un signe de tête, ou il reprenait les chansons que nous écoutions sur l'écran plat accroché au-dessus de la porte.

Lorsque le soleil cognait dur et que la clim couinait à plein régime, je ne voyais de mon père que son ombre découpée sur l'arrière-plan de Tokyo. Mon père muet et un rien d'horizon encombré de signes.

Les cent cinquante-six containers à louer étaient entassés en bordure d'un terrain vague, quelque part à l'ouest de la rivière Shina, pas très loin du parc Kunozaki. Je me rappelle qu'on y tirait encore des feux d'artifice, et que ma mère aimait y rejoindre ses amis, pour parler de politique et y répéter des danses collectives séditieuses.

Sur les parois des containers, des noms de compagnies de fret, la plupart englouties par la Guerre transpacifique de 2056.

On accédait à l'endroit par une allée d'asphalte crevassée. Il fallait peut-être passer un portail, peut-être en acier, un truc massif, je crois. Rentrer un code sur un

pavé numérique aux chiffres presque effacés. La seule certitude que j'ai à ce sujet, c'est qu'il faisait un bruit précis en s'ouvrant. Quelque chose claquait en écho dans le mécanisme de la serrure.

Tout cela, le portail, l'allée goudronnée, et ce qu'il pouvait y avoir à l'autre bout, passé les containers, se perd dans le bruit blanc de ma mémoire. Rien n'existait entre la clôture et la rivière, et celle-ci pouvait se trouver à cent mètres comme à un kilomètre.

Ce dont je me souviens, en revanche, c'est que de l'autre côté de l'allée, enclos d'une grille que coiffaient des barbelés, s'étendait ce qu'on pourrait appeler, faute de mieux, un jardin. Les tours, blocs, complexes, un sanctuaire shintô engoncé dans le béton, tout cela formait la frontière distante d'un espace liminaire improbable : une lande couverte de graminées empanachées et de plantes des ruines, d'arbres fruitiers et d'incertaines traverses.

Ce lieu ensauvagé exerça aussitôt sur moi une fascination étourdissante. Je me demande aujourd'hui comment un tel endroit a pu échapper si longtemps à l'appétit de Tokyo. La mégapole l'avait tout ce temps négligé, en dépit de ses desseins, tandis que dans son expansion nécessaire elle dévorait sans trêve tous les interstices disponibles.

La ville avait poussé partout autour de grands ensembles architecturaux qui dessinaient, année après année, la *skyline* du chô de Shinagawa. J'aimais penser que ce morceau-là, Tokyo ne le mangerait pas. Comme si la friche n'était visible que dans une déchirure de temps à laquelle seuls mon père et moi aurions eu accès.

En grandissant, je me suis vu confier par mon père des tâches plus en adéquation avec mes capacités. Dégraisser un cylindre, mettre à tremper pistons et bielles, assembler certaines pièces « faciles » à la clé à cliquet... Nos échanges se limitaient à des gestes, parce que mon père était un homme de peu de mots, et que j'étais si timide que je n'osais déranger cette réserve que je devinais chez lui, et dont je soupçonnais très tôt l'origine traumatique. Malgré ces silences, nous avions des sourires, parfois, qui faisaient tout.

Nous venions ici régulièrement, mais peut-être pas aussi souvent que ma mémoire ne me le souffle. Ma famille habitait une petite maison à Chiba, et le trajet à moto ne devait pas durer plus de trente minutes, changées en heures dans mes souvenirs de gamine. J'accumulai sans doute des noms entraperçus sur les panneaux de signalisation. Narashino, Funabashi, Urayasu... Ces noms me reviennent dans l'ordre, jalons de notre course rouge au flanc des eaux. La baie à gauche, présage d'océan.

J'associe les noms à l'odeur de la veste de mon père, au visage grimaçant du *nîo* cousu sur son dos.

Quand il avait besoin d'être seul, mon père m'envoyait jouer dans l'allée avec mes figurines. Quand mes petits personnages n'avaient plus rien à me raconter, je collais mon nez dans un trou de la grille, et je cherchais du regard les statuettes enfouies dans les herbes. Mon père m'avait interdit d'essayer d'y pénétrer, alors j'y allais en esprit, sous un chapeau de paille de riz, un sabre à la ceinture.

Chichi est mort dans un souffle d'éthanol incandescent, sur un tronçon d'autoroute réformé, où chaque vendredi soir, il s'efforçait de lisser, à 200 km/h, un pli au cœur que personne n'avait su voir.

2. Temps fracturé

J'ai redécouvert par hasard le jardin, quinze ans après l'accident. C'était un de ces jours d'août saturés par la présence d'un typhon en approche.

J'avais presque tout oublié des lieux, sinon un collage d'instantanés que, dans mon amnésie, je n'avais jamais réussi à raccrocher à aucun événement.

Ces souvenirs m'étaient d'abord apparus faussés. J'avais cru y déceler des détails empruntés à des lectures ultérieures, à ces films du répertoire fantastique, récits de fantômes et de démons, qui avaient meublé les mois de solitude consécutifs à ma fuite. Je devinais dans les brumes de mes remémorations fastidieuses tout un cortège de présences. Il s'y mêlait, en somme, assez d'artefacts subconscients pour que je finisse par ranger tout ce fatras dans la boîte où s'entassaient mes chimères. Ce jardin ne pouvait être qu'un fantasme.

Lorsque j'ai entraperçu les statuette de l'autre côté de la grille, j'ai eu l'impression que quelque chose d'étranger à moi-même prenait racine dans ma mémoire, sans égard pour tout ce que j'étais parvenue à construire ces dernières années, et s'y faisait passer pour un souvenir, y sollicitait toute l'attention.

Ç'aurait pu être un neurovirus, mais mon sang charriait assez de nanomedics pour me prémunir contre ce genre d'infection. Et si tout cela n'était pas un souvenir construit, il fallait bien que ça ait un rapport avec mon existence précédente. Peut-être parce que tout gisait en morceaux devant moi, je me suis persuadée qu'il pouvait s'agir de quelque chose d'authentique. J'ai décidé de m'y accrocher.

Peu de temps avant ma redécouverte, j'avais accepté un contrat de traque proposé par une société de bio-ingénierie. Un type nommé Harada Masao avait fait défaut à son employeur, et s'était évanoui en emportant une somme de données sensibles. Son implant mnémo renfermait un projet de semence de riz améliorée capable de prospérer sur la grande plaine martyrisée du Kantô, que les bombardements chinois lors de la guerre avaient polluée et laissée presque inculte. Une compétition technologique s'en était suivi dès la fin du conflit, afin d'offrir à l'Empire une solution à la fois rapide et durable à ses problèmes alimentaires, qu'aggravait l'afflux de réfugiés débarqués de Mandchourie et de Sibérie Orientale.

Notre équipe s'était donné rendez-vous chez Batôru. On avait passé la soirée à éplucher le dossier confié par le client, puis on s'était séparés dans les premières haleines du jour. Chacun savait ce que les autres attendaient de lui. Nous travaillions ensemble depuis bientôt trois ans, et tout entre nous s'agençait de la manière la plus naturelle. Nous étions quatre prestataires parmi les plus difficiles à séduire, et nos alias couchés sur une liste privilégiée témoignaient de notre efficacité, ainsi que de la légitimité de nos prétentions financières.

Le deal était gras à souhait, comme ils le sont toujours lorsque l'urgence commande aux décisions des groupes majeurs. Les *zāibatsus* d'autrefois, dopés par les brutales avancées de l'ingénierie génétique, de la recherche en intelligence artificielle, et par le pillage organisé des géocroiseurs, disposaient d'une puissance de frappe économique invraisemblable, et s'il fallait consentir à des sommes à six chiffres pour ménager l'orgueil de quelques super cadres furieux, c'était un moindre mal.

Lorsque les recruteurs ont accepté nos conditions, il n'était plus question pour nous de laisser filer une telle opportunité. La cible représentait un investissement humain considérable pour notre commanditaire, et même en laissant de côté les questions de *giri*, presque toujours connexes à ce type d'opération, il paraissait impossible pour eux de ne pas riposter. Leurs propres équipes ayant échoué, on faisait appel à des sous-traitants.

Dès que nous avons eu connaissance des enjeux, nous nous étions mis d'accord pour organiser une fuite de données à destination des quelques groupes *open source* dont nous étions proches. La manœuvre n'allait pas sans risques, mais elle nous avait réussi par le passé. Nous avons développé quelques stratégies efficaces. Sans entrer dans les détails, nous créions de toutes pièces un groupe concurrent, une véritable légende capable de duper les services de renseignements de nos clients. Ceci fait, nous simulions l'intérêt d'une société rivale à l'égard de la cible, nous prétendions avoir eu affaire à eux à un moment de l'opération, et laissé filer une partie des informations. Nous acceptions les pénalités prévues dans ce cas de figure et, pendant que nous faisons amende honorable, au risque de grever notre indice de réputation, une masse anonyme de données industrielles et scientifiques disparaissaient dans la nature.

Risque assumé. Si ce riz pouvait pousser au Japon, pourquoi ne pas espérer qu'il réalise des miracles en Thaïlande et au Cambodge, là où les nanoagents pakistanais avaient ravagé les substrats fertiles ?

Il nous avait fallu moins de deux semaines pour remettre la main sur Harada. Shigeru, mon petit frère subversif, avait compromis ses réseaux par infection mémétique, asséché méthodiquement ses comptes bancaires, déniché et pillé ses caches, mis en évidence ses déplacements clandestins entre les archipels du NET.

La nasse s'était refermée fin juillet, un lendemain de canicule. J'étais allée seule cueillir le fugitif dans le condo délabré du Refugee Block où il se terrait, en attente d'une exfiltration qui ne viendrait jamais.

Une heure plus tard, tandis que l'escouade envoyée par AgroGen prenait livraison du paquet, je fumais une cigarette au pied de l'immeuble. Un drone de la police avait scanné mes permis, enregistré ma déposition, validé mes actions. Il ne restait que moi dans cette rue étroite, entre des portes d'acier condamnées et une grille dont certaines portions s'étaient affaissées.

Je n'avais jamais eu l'occasion – intuition qui se vit confirmée plus tard – d'apercevoir le jardin depuis ce point du quartier, qui devait se trouver à l'exact opposé de la zone où s'entassaient les containers. Containers dont je n'avais plus (pas encore, devrais-je dire) le moindre souvenir.

Si la lande d'autrefois s'était étendue entre deux moments du temps, et si ma vue avait su en percevoir les foisonnements, peut-être me serais-je vue, fillette, debout de l'autre côté, le front appuyé contre les traverses de fer corrodées.

Car je ne ressentais à cet instant-là aucun doute. J'avais connu ce lieu. Quelque chose dans la manière dont les longues herbes tranchantes ployaient sous le vent brûlant m'avait aussitôt raccordée à mon passé en morceaux.

J'ai fouillé la friche de mes yeux chimériques. Vu les statuettes, celles qui faisaient broder à mon père des histoires destinées à satisfaire sa curiosité en même temps que la mienne. Je les avais oubliées, laissées avec ma peau d'avant dans un désert oxydé, de l'autre côté d'un océan.

Ce sont les statuettes qui m'ont poussée à rechercher l'histoire, la vraie, de cet endroit singulier.